

JOURS à Annuel

Cloué... girofle

Actualités...

5 Juillet, Boudjenana, Aïn Smara... un peu partout, on se plaint des malfaçons dans les installations à caractères dans certains bâtiments. La dernière en date nous est signalée à Aïn Smara, où les habitants, excédés par ce genre de laisser aller, ne trouveront pas mieux que de sortir dans la rue pour dire leur désappointement après l'incendie qui s'est déclaré dans un des bâtiments de la cité des 100 logements dont l'origine serait un court circuit.

A Boudjenana, ce sont des compteurs d'eau qui sont mis en cause. Des fuites dues à une mauvaise étanchéité des canalisations ont provoqué une situation intolérable chez les habitants qui, excédés par tant de négligence, prirent leur mal en patience en attendant que l'on veuille bien procéder aux réparations l'urgence étant signalée. Au 5 Juillet, un début d'incendie a failli tourner au drame si ce n'est la promptitude du voisinage à alerter les services concernés...

Dans les trois cas cités, il y a problème dans l'installation des compteurs, câblerie ou tuyauterie. Un travail souvent réalisé par des entreprises sous traitantes à qui l'on ne doit délivrer le «service fait» qu'après constatation de visu des travaux bien menés.

Était-ce le cas dans les anomalies suscitées ?

M. H

Plein Cadre

La cité ghetto

L'allure futuriste à première vue, elle n'est que virtuelle, «Ali Mendjeli», cette cité éprouve beaucoup de difficultés à se débarrasser des maux sociaux qui la caractérisent.

Son cadre bâti hors du commun cache dans ses entrailles des malfaçons inqualifiables. Son tissu urbain, une véritable plaie, affectée par les égouts éventrés et les décharges sauvages, fait de cette nouvelle-ville plutôt un «ghetto» à ciel ouvert figé sur les hauteurs du plateau de Aïn El Bey. De cause à effet, le banditisme y trouve un environnement favorable pour se développer. Plusieurs appartements, boutiques et dépôts de matériaux de construction ont été visités par des cambrioleurs. Les vols suivis d'agressions à l'arme blanche aboutissant à des situations graves se sont accentués suscitant l'inquiétude chez les habitants. Ailleurs, ce sont des rixes entre familles et bandes rivales qui font le reste. Comment venir à bout de ces phénomènes qui prennent de l'ampleur, si ce n'est à commencer par donner un sens particulier à la vie par la réalisation de micro-entreprises de façon à sortir les jeunes du chômage. Sur un autre volet, améliorer le cadre de vie des habitants en leur apportant les commodités d'usage et assurer au moins une couverture sanitaire acceptable. Enfin, la protection des biens et des personnes mérite d'être renforcée par des moyens humains et matériels.

A.G.

LE PALAIS DU BEY

A l'épreuve du temps et des hommes

En hibernation depuis 1991, année du début de sa restauration, le palais du Bey restera un chef d'œuvre d'homogénéité artistique même s'il aura connu plusieurs épreuves dans sa réalisation et sa restauration.

La première durera de 1826 à 1835 avec une interruption, avant la prise d'Alger en 1830 par l'envahisseur français, sur l'ordre du Dey d'Alger.

1826 coïncidera avec la nomination de Hadj Ahmed Bey en qualité de Bey après qu'il eut occupé la fonction de Khalifat.

De 1826 à 1829, le palais du Bey verra sa configuration limitée au jardin des orangers. Après la prise d'Alger, Ahmed Bey aura les coudees franches pour achever l'œuvre à laquelle il aspirait, avec la réalisation du jardin des palmiers, le patio, le patio avec bassin, le pavillon central...

L'édifice aura survécu à la période coloniale où il subira des transformations. Situé au cœur de la ville européenne, la haute ville, il résistera à la tentation des autorités coloniales de le transformer entièrement et de le réserver à un autre usage. Cette résistance s'explique, pour certains, par le fait que le palais du Bey recèle en lui une atmosphère, des réminiscences qui ne manquent pas de transporter le visiteur dans les dédales d'une histoire qui a marqué la ville de Constantine.

Une fois passé le seuil du palais, l'on a l'impression d'être dans un autre monde. Ce n'est pas uniquement les 1600 mètres carrés de polychromie (fresques murales) et la majesté des jardins et des patios qui en est la cause. Mais la configuration architecturale est telle que le silence, qui y règne, devient une source d'apaisement, à des années lumières du bruit assourdissant de la ville, et



aussi d'envoûtement.

En outre la structuration du rez-de-chaussée, des deux étages et du sous-sol en font une œuvre où chaque élément véhicule des charges historiques et des interrogations. A l'image des 4 colonnes en fonte qui demeurent une énigme par rapport aux 247 colonnes en marbre.

Les 22 galeries occupant 23% de la surface totale (près de 12.000 m²) conjuguées avec la nécropole de 28 m² ajoutent au charme mystique d'un ouvrage qui, de tout temps, n'a pas laissé indifférent.

... Et qui résiste depuis sa naissance malgré la perte de Dar Oum Ennoun, la maison de la mère de Ahmed Bey, accolée au palais et effacée pour des raisons d'alignement

des routes lors de la période coloniale française.

Il n'en reste que deux colonnes, vestige de la demeure initiale de la famille de Ahmed Bey.

Aujourd'hui, le palais du Bey continue à résister aux temps et aux hommes. La restauration, après les transformations qu'il aura subies, laissera, à l'évidence, des traces mais le palais continuera à garder un fond mystique et un effet de ressac d'événements historiques qui le placent au dessus de la mêlée et des contingences de rénovation et de transformation perpétuelles, continuant son bonhomme de chemin au gré des méandres de l'histoire du pays.

AZZIZ. K